

La cartographie des acteurs de l'économie solidaire

Aujourd'hui, se tient à partir de 14 h dans les locaux d'Inees à Schifflange, la dernière réunion qui marque la fin du travail préparatoire pour la construction du site internet de cartographie des acteurs de l'économie solidaire.

Elle sera consacrée à l'identification des pistes de coopération possibles entre organisations et structures qui se seront enregistrées sur le site. Ensuite l'équipe de coordination organise des réunions régionales en novembre, à la rencontre de tous ceux qui "entreprennent autrement" et qui voudraient en savoir plus sur ce projet.

Pour plus d'informations voir: www.inees.org

Entendu lors des Journées sociales au Luxembourg

"Après la globalisation de l'économie nous avons besoin d'une globalisation de la solidarité", selon le cardinal du Honduras Andrés Rodríguez Maradiaga. La "globalisation de la solidarité" c'est le nom des rencontres intercontinentales du réseau d'économie solidaire Ripess, nées en 1997 en Amérique Latine (Lima, Pérou) et dont la dernière édition s'est tenue à Schifflange en 2009.

"Les choses ne peuvent pas continuer ainsi", enchaînait le premier ministre Jean-Claude Juncker. En investissant massivement dans l'économie solidaire pour prospecter sur d'autres manières de faire l'économie et la coopération au développement.

Pierre Rabhi

La „sobriété heureuse“

Certains le surnomment affectueusement le Gandhi français. Il partage avec le leader Indien le même goût de l'ascétisme, du dépouillement, le même regard espiègle et la même volonté de vivre en cohérence avec ses idées.

Vous l'aurez compris Rabhi n'est pas un écologiste de salon et de cocktails. A près de 70 ans, à l'ombre de ses châtaignes cèvenols qu'il fait parfois parler dans certains de ses ouvrages, Pierre Rabhi, depuis plus de 40 ans, applique d'abord à lui-même ce qu'il professe. Quoique le verbe proférer ne convient pas au bonhomme. Non, Pierre Rabhi fait partie de cette race de gens qui revendiquent peu, mais retroussent d'abord et surtout leurs manches.

C'est à la fin des années 1950 à contre-courant des 30 glorieuses urbaines, qu'il part à l'abandon des Cévennes, d'un lopin de terre et d'un toit. Le Crédit agricole de l'époque était content: "On ne veut pas vous aider à vous suicider." Seulement voilà: à Paris, il se sentait „naufagé“ par le productivisme triomphant et ne supportait plus „la subordination hiérarchique et salariale“.

Sans le sou, juste une mobylette et ses deux bras qu'il loue de ferme en ferme, il entre en résistance agricole. "Nous avons vécu 13 ans électricité avec ma femme Michèle puis nos cinq enfants. Mais nous avions la joie de construire, peu à peu, notre liberté."

Si à l'heure actuelle, le concept de développement durable est prôné et mis en avant pour tout et souvent n'importe quoi, Pierre Rabhi avec sagesse remet l'église

Willy Tadjudie

C'est à cette question que devait répondre Christian Arnsperger, professeur à l'Université Catholique de Louvain, qui était l'invité d'une conférence organisée par l'Institut des Etudes Européennes et Internationales le 20 septembre au Casino syndical à Luxembourg.

L'homme occidental est pauvre et malade de sa richesse: tel est le constat sur lequel est parti le Prof. Christian Arnsperger, auteur de l'ouvrage intitulé: „Ethique de l'existence post-capitaliste. Pour un militantisme existentiel“ (2009, Editions du Cerf). Pendant plus d'une heure d'intervention, le Prof. Christian Arnsperger a commencé par déplorer les trois grandes pénuries du 21^e siècle: la crise de l'énergie, les variations climatiques et l'épuisement du fonds humain.

Ces pénuries sont les conséquences de l'opulence de l'homme occidental; laquelle découle de la civilisation capitaliste qui, depuis son origine est insoutenable. D'où les questions de savoir quelle va encore être la durée de vie du capitalisme, et s'il faut continuer à accepter l'opulence dans la misère.

L'auteur qui s'interroge ainsi avoue lui-même que les réponses aux questions ne sont pas évidentes et qu'elles exigent une approche interdisciplinaire. Quoiqu'il en soit, pour lui, tout dépendra des comportements de la société et, il faudra malgré tout proposer



Christian Arnsperger lors de la conférence au Casino syndical

des solutions; la sienne étant celle de l'acheminement vers une économie de frugalité.

En effet, la frugalité est l'épanouissement fructueux, jouissif et ingénieux des ressources. La frugalité repose sur une conciliation réussie entre tradition et modernisme à travers une conservation de la performance de la technologie tout en limitant sa dépendance vis-à-vis de l'énergie fossile.

Elle suppose d'organiser un retour à des modes de vie traditionnels à travers l'aménagement d'un bio-anthropo-régionalisme, lequel ne peut passer que par une

métanoïa, c'est-à-dire, un retournement des mentalités. Il faut donc penser la métanoïa et la mutation sociale de concert, ce qui permettra de changer les mentalités tout en promouvant un nouveau institutionnel. Pour cela, se demande le conférencier, quels types d'institutions pouvons-nous imaginer pour concrétiser ce projet?

La première est l'école, même si elle n'est pas assez contributive pour le moment. Toutefois, l'émergence d'initiatives pionnières, visibles et viables pourra interpeller la jeunesse. Il est possible que les plus jeunes dévelop-

pent un sens de l'alternative en touchant du doigt des initiatives concrètes de changement.

La deuxième est l'emploi, à travers la mise en place d'une solidarité basée sur l'allocation d'un revenu garanti à tous les citoyens par les pouvoirs publics. Une telle allocation permettrait aux bénéficiaires d'engager des initiatives alternatives au système dominant. La troisième est le travail et les modes de production, avec une focalisation sur la région. Il s'agit de se diriger, par une déglobalisation de l'économie, vers une fédération d'économies locales.

Du bon sens ...

C'est sur cette dernière proposition que le Prof. Christian Arnsperger a conclu son propos en plaidant notamment pour la satisfaction des besoins locaux et une exportation du surplus si les besoins locaux sont comblés (principe de la subsistance), ce qui à ses yeux n'est ni du protectionnisme, ni de l'isolationnisme, mais simplement du bon sens; la résurgence d'une agriculture paysanne; la réforme agraire; ... Il concluait en précisant que ce sont les classes moyennes et le mouvement social qui pourraient porter le changement qu'il appelle de ses vœux pour voir émerger cette économie plus solidaire et durable.

*) L'auteur est chercheur en formation doctorale à l'Université du Luxembourg

Face aux ressources limitées de notre planète

Croître ou décroître, telle est la question

La décroissance - voilà un vocabulaire choc qu'on ferait mieux de retenir car on risque de l'entendre souvent à l'avenir.

Ce mot/slogan ne peut que nous interpeller: d'abord par l'opposition directe qu'il affiche face aux idées progressistes de croissance et de développement qui dictent notre mode de pensée depuis au moins l'ère industrielle, et ensuite parce qu'il suggère un retour en arrière, un changement radical de direction.

La décroissance représente un courant d'idées qui s'oppose clairement au productivisme économique considéré comme la principale cause de la crise économique ainsi que des dégâts écologiques causés par l'homme depuis des générations. Face aux ressources limitées de notre planète, les „décroissants“ prônent donc un changement de rythme radical de la production et la consommation de biens et de services tant au niveau individuel que global.

L'individu devrait chercher à mener son existence selon le principe de la simplicité volontaire et sur le plan global, il faudrait relocaliser l'activité économique, ce qui permettrait de réduire l'empreinte écologique de certaines régions du globe et d'économiser considérablement de l'énergie. C'est donc tout naturellement que ce courant s'oppose également au principe du développement durable.

Vu l'état d'épuisement des ressources naturelles et les dégâts écologiques irréversibles, il faut

définitivement abandonner cette logique de développement et de croissance avant qu'il ne soit trop tard.

Défenseurs de la décroissance, partisans du développement durable ou inconditionnels de la croissance économique, tous ont leur propre version quant à l'état de notre planète et au rythme auquel on devra adapter nos modes de consommation et de production pour assurer sa survie et la nôtre.

Nous n'avons pour la plupart d'entre nous pas d'autre choix que d'essayer de faire un tri dans ces informations bien souvent contradictoires et d'adapter notre mode de vie en fonction de cette conclusion toute personnelle que nous nous en sommes faite. Mais l'enjeu n'est-il pas dans ce cas-ci trop important pour la prise de risques?

D'un point de vue individuel on peut tous reconsidérer certaines choses. Remplacer le „plus“, grand, „plus“ rapide, „plus“ efficace par un „suffisamment“ pourrait déjà être un bon début? Et il y a de grandes chances pour qu'on n'en soit pas „moins“ heureux pour autant.

Sur le plan global, des économistes et des philosophes de plus en plus nombreux élaborent des scénarios pour rendre possible une transition de l'économie (cf. autres articles même page). Les politiques, par contre, n'ont pas l'air d'en être convaincus ... pour l'instant.

Sandy Rodrigues Gomes, Objectif Plein Emploi



La sobriété heureuse de Rabhi consiste à adopter un rapport modéré à la vie et aux ressources et seulement à partir de ce moment on peut introduire la notion de durabilité

au milieu du village et nous rappelle que nous vivons dans un environnement restreint et nous devons organiser nos vies en fonction de cet élément fondamental. Nous possédons un système planétaire sur lequel on applique un modèle basé sur l'illimité.

Cherchez l'erreur. La sobriété heureuse de Rabhi consiste à adopter un rapport modéré à la vie et aux ressources et seulement à partir de ce moment on peut introduire la notion de durabilité. La sobriété heureuse est d'abord un choix conscient, un position-

nement personnel. Pierre Rabhi n'est pas un gourou, un donneur de leçons, non juste un homme qui a cultivé son jardin, écrit des livres et développé ce qu'il appelle „l'agroécologie“ une agriculture bio, sans étiquettes, sans labels, sans logos. Mais, il y a un point sur lequel Pierre Rabhi est intransigeant: la nécessité pour chaque être humain d'avoir un toit sur sa tête, de l'eau potable, de quoi se nourrir et de quoi être soigné ... De quoi être heureux!

Bernard Horschler, réseau OPE